

Dessinateurs de presse - Depuis l'attentat de « Charlie Hebdo », « on a franchi une ligne dans le sang »

mardi 17 février 2015, par [CHAPPATTE Patrick](#), [POTET Frédéric](#) (Date de rédaction antérieure : 16 février 2015).



Un dessin de Chappatte dans « *Neue Zürcher Zeitung am Sonntag* » (Zurich).
www.globecartoon.com

Un mois après l'attentat perpétré contre *Charlie Hebdo*, la fusillade de Copenhague - dans laquelle était probablement visé le caricaturiste suédois Lars Vilks - a jeté un effroi supplémentaire dans le petit monde des dessinateurs de presse. Né en 1967 à Karachi, le Suisse Patrick Chappatte est l'un de ses représentants les plus « internationaux » puisqu'il travaille en anglais pour l'*International New York Times* (ex-*International Herald Tribune*), en français pour *Le Temps* (Genève) et en allemand pour l'édition du dimanche de la *Neue Zürcher Zeitung* (Zurich) - tout ceci depuis Los Angeles où il vit.

Frédéric Potet - En quoi les événements de ces dernières semaines peuvent-ils avoir influé sur votre travail ?

Patrick Chappatte - La première réponse spontanée, c'est de dire que rien n'a changé dans mon travail, le contexte dans lequel je dessine, celui de la grande presse généraliste, n'étant pas celui d'un journal satirique comme *Charlie Hebdo*. Mais on a franchi une ligne dans le sang. Une innocence a été perdue pour toujours.

Ce que l'on dessine aujourd'hui dans n'importe quel coin d'Europe, nous dit-on, peut être vu désormais dans les rues de Karachi, de Lagos ou de Jakarta. Or l'humour, le trait d'esprit, sont culturels, ils se partagent avec un public délimité. Le gros malentendu planétaire est donc programmé.

Et même au sein de l'Occident, vous seriez étonné de voir les différences de perception entre le monde francophone, qui est celui de ma culture, et les Etats-Unis où je réside. Beaucoup de gens outre-Atlantique ne comprennent pas l'esprit corrosif et le deuxième degré des dessins à la *Charlie*. Je ne crois pas qu'on pourra se mettre d'accord sur un sens de l'humour global, commun à la planète. On assiste peut-être au premier conflit de la globalisation, et c'est un conflit culturel.



Un dessin de Chappatte dans l'« International Herald Tribune ». www.globecartoon.com

Vous posez-vous la question de l'autocensure en pensant au risque que représente la parution de tel ou tel dessin ?

C'est évidemment ça, la vraie question. Et au-delà du premier réflexe qui consiste à dire que rien ne changera, au-delà de la posture, la réponse totalement sincère est que je ne sais pas, franchement. C'est une question très personnelle.

Je ne changerai pas ma ligne, mon style. La provocation gratuite ne m'intéresse pas, car elle rate souvent sa cible. S'il vise juste, là où ça fait mal, un dessin peut heurter des gens au passage, mais ça n'est jamais le but premier du dessin. Pour moi, Mahomet n'a jamais été un sujet en soi ; l'extrémisme religieux, le djihadisme, l'intégration des Musulmans ou les courants antimusulmans sont des sujets en revanche.

La puissance que possède le dessin n'est-elle pas le grand enseignement de ces événements tragiques ?

Aujourd'hui, le dessin est devenu un symbole qui dépasse complètement la réalité. D'un côté, c'est comme si toutes nos valeurs, comme si la démocratie et la liberté d'expression résidaient sur le droit ou pas de dessiner la figure du prophète de l'islam. C'est absurde. De l'autre côté, pour beaucoup de musulmans, cette même image est devenue le point de fixation symbolique d'une foule de choses : frustrations sociales, revendications politiques, notions de fierté et d'exclusion.

Or les symboles sont dangereux. Les hommes partent en guerre pour des symboles. C'est un cercle vicieux presque puéril - sanglant et puéril en même temps - qui dure depuis l'affaire des caricatures danoises en 2005. Il faut en sortir.



Un dessin de Chappatte dans « Le Temps » (Genève). www.globecartoon.com

Si censure il y a, celle-ci ne risque-t-elle d'être prioritairement décrétée par les organes de presse, davantage que par les dessinateurs ?

Les événements récents vont fatalement influencer sur l'environnement général. Je crains que les rédacteurs en chef et les éditeurs, soucieux parfois de ne pas perdre de lecteurs et de ne pas trop choquer, ajoutent un nouveau motif à leur prudence : la notion de danger. Le risque sécuritaire peut

devenir un facteur de censure. Je crains que le monde dans lequel on vit et le périmètre dans lequel on s'exprime se rétrécissent, quoi qu'on en dise aujourd'hui.

Cela vaut aussi pour les journalistes. La Syrie est le premier terrain à révéler cette réalité nouvelle : il y a des no man's lands pour les journalistes aujourd'hui. Nous avons besoin d'un courage collectif pour défendre la liberté d'expression : le courage non seulement de ceux qui dessinent ou écrivent, mais aussi de ceux qui publient et de ceux qui lisent.

Y a-t-il des sujets et des thématiques que vous vous interdisez de traiter en raison de leur dangerosité ?

La liberté d'expression n'a jamais été absolue, elle dépend du cadre dans lequel on s'inscrit, à commencer par le journal pour lequel on travaille, sa ligne, la sensibilité perçue de ses lecteurs. Et plus largement le périmètre de la société, chacune ayant ses propres tabous : on ne rigole pas de l'holocauste dans nos sociétés, et on ne dessine plus les noirs à la façon de Hergé. En Russie, il est mal vu de s'en prendre à l'Eglise orthodoxe. Au Maroc, dessiner le roi vaut des condamnations, et dans bien des pays du monde, les dessinateurs côtoient depuis longtemps des lignes rouges parfois mortelles. Disons que le risque s'est mondialisé.

Le dessinateur de presse n'est-il pas condamné à continuer à provoquer et à déranger, par le rire s'entend, quel que soit le contexte ? Reculer semble impossible, non ?

On a besoin plus que jamais, comme de l'air qu'on respire, de cet humour qui nous aide à digérer les atrocités du monde. Que les porteurs de cet humour soient eux-mêmes victimes de l'atrocité, c'est une des amères ironies des attaques récentes. Depuis dix ans et l'affaire des caricatures danoises, je suis obsédé par une idée : éviter que le dessin soit utilisé, que les dessinateurs se retrouvent otages - par exemple d'un prétendu conflit de civilisations.

Le dessin est puissant et, l'Histoire l'a montré, quand il est au service d'une propagande, il peut devenir une arme. On l'a vu avec l'usage que les nazis ont fait des caricatures sur les juifs.

Aujourd'hui, le dessin se retrouve au centre d'un conflit attisé par les extrémistes de tous bords. On n'a pas envie de devenir les héros de Marine Le Pen. Il faut défendre les dessinateurs de presse en tant que voix critiques, responsables et indépendantes, partout dans le monde. Nous ne voulons être les soldats d'aucune guerre - si ce n'est la guerre contre la bêtise et la brutalité.



Un dessin de Chappatte dans « The International New York Times ». www.globecartoon.com

Quelles autres réponses les dessinateurs peuvent-ils apporter ?

Depuis des années, bien des dessinateurs s'interrogent sur les notions de liberté et de responsabilité. Autour de Jean Plantu a été créée à Paris l'association Cartooning for Peace - Dessins pour la paix qui rassemble des dessinateurs de tous les horizons. Nous avons aussi fondé une branche à Genève, qui décerne tous les deux ans un prix international à un dessinateur pour son courage - attribué en 2014 au Syrien Hani Abbas, aujourd'hui réfugié politique en Suisse, et à

l'Égyptienne Doaa El-Adl. Et depuis une dizaine d'années, j'organise des opérations Plumes croisées qui consistent à rassembler des dessinateurs de presse de camps rivaux, dans des pays en conflit, autour de projets communs. En Côte d'Ivoire, au Liban ou en Amérique centrale, certains ont dessiné ensemble sur les sujets qui divisent. Pour montrer que le dessin est aussi un outil de dialogue. Et qu'on peut défendre la liberté d'expression tout en écoutant l'autre.

Frédéric Potet

Journaliste au *Monde*

P.-S.

* « Depuis l'attentat de « Charlie Hebdo », « on a franchi une ligne dans le sang » ». Propos recueillis par Frédéric Potet. Le Monde.fr | 16.02.2015 à 11h13 • Mis à jour le 16.02.2015 à 12h10.